



Une collection dirigée par

Béatrice Charlet-Mesdjian

**Sylvie PEYREFICHE**

# **LES HYPERBORÉENS**

**ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE**

## REMERCIEMENTS

À l'occasion de cette parution, je remercie particulièrement Isabelle Jouteur, professeur de Langue et Littérature latine à l'UFR de Poitiers, sans laquelle cette aventure rédactionnelle n'aurait pas eu lieu, puisqu'en m'orientant vers le traité quasiment inconnu de Gottlieb S. Bayer, elle a consolidé mon désir de poursuivre des recherches dans sa discipline et m'offre aujourd'hui l'avantage de présenter ce texte aux lecteurs.

Ma gratitude va également à Béatrice Charlet-Medjian, directrice de la collection *Chartae Neolatinae*, qui a favorisé mon projet d'édition.

Je remercie Yves Lafond, professeur d'Histoire grecque, et Michel Briand, professeur de Langue et Littérature grecques, tous deux en charge à Poitiers, pour leurs généreux conseils.

Enfin j'englobe dans ces remerciements Muriel Bonnaud, médiéviste, qui m'a encouragée dans ma démarche, et Marc van Leeuwen, mathématicien, qui m'a assistée en informatique.

## INTRODUCTION

En 1725, un érudit prussien, Gottlieb Siegfried Bayer est invité, ainsi que d'autres savants allemands et français, à Saint Pétersbourg où le tsar Pierre le Grand vient de créer une académie des sciences dans le but de moderniser la Russie, l'acclimater aux savoirs occidentaux, propager à l'étranger une nouvelle vision de son pays jugé jusque-là « barbare »<sup>1</sup>. Seul historien en charge dans cette jeune académie<sup>2</sup>, G. S. Bayer rédige en 1737 un traité librement construit où il s'appuie sur ses immenses compétences philologiques et historiques pour mener une « enquête » à l'instar d'Hérodote qu'il cite le plus souvent, en confrontant des écrits différant par leur langue, le lieu et l'époque de leur rédaction, leur genre (hymnes, scholies, périégèses, inscriptions, ouvrages mathématiques et philosophiques, compilations, récits satiriques, recueils de toponymes...). Au même titre que les *Origines Russicae* où l'auteur formule ses hypothèses sur l'origine des Russes, ce texte, intitulé *De Hyperboreis* et signé Theophilus S. Bayerus, fait partie des nombreuses contributions écrites pour l'Académie et regroupées sous le titre *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> En janvier 1724, un décret du sénat révèle en ces termes le dessein du tsar : « Sa Majesté l'Empereur a ordonné la création d'une académie où l'on étudierait les langues ainsi que d'autres sciences et les beaux-arts, et où l'on traduirait des ouvrages. » Le transfert des livres personnels de Pierre Ier et l'acquisition de nouveaux ouvrages ont précédé l'ouverture de la Bibliothèque et du cabinet d'Histoire naturelle de la nouvelle académie. Johann Daniel Schumacher (1690-1761) reçoit la charge de gérer les deux établissements, malheureusement pour les académiciens dont il est jaloux et avec lesquels il se montre bureaucrate et autoritaire. G. S. Bayer, comme ceux qui lui succéderont, souffrira d'être entravé dans ses recherches par le bibliothécaire.

<sup>2</sup> Sorte de pionnier dans sa discipline, G. S. Bayer, qui séjourna à l'académie entre 1726 et 1737, ne connut pas la notoriété qu'eurent en Europe ses successeurs Gerhard Friedrich Müller (1705-1783), historiographe officiel de l'empereur, et Mikhaïl Lomonosov (1711-1765), premier Russe à ce poste. Voltaire, pour la rédaction de son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, correspondit avec G. F. Müller qui lui fournissait de la documentation et s'indignait des libertés prises par le philosophe de Ferney dans la biographie du tsar.

<sup>3</sup> Les Russes ignoraient leur histoire, dans la mesure où seuls les monastères détenaient des chroniques. En 1722 le tsar Pierre 1<sup>er</sup> enjoignit aux monastères de faire parvenir des manuscrits à la Bibliothèque synodale (cf. Michel ESPAGNE, *Philologiques IV* p. 42-43). Il jugea bon de confier le poste d'historien de l'académie à un luthérien dont il attendait sans doute une forme d'impartialité. L'académie de Saint Pétersbourg avait pour missions

Le traité porte sur un mythe qui n'a cessé au fil des siècles d'être relayé et réactualisé sous une forme écrite, depuis l'âge grec archaïque<sup>4</sup> jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle où des Scandinaves se l'approprient pour exalter leur nation<sup>5</sup>. L'existence supposée – au moins par le nom et les pouvoirs qui lui sont prêtés – d'un peuple supérieur en sagesse et en noblesse, et la localisation de ce peuple dans un Nord phantasmé sont en effet, chez les Anciens comme à l'époque moderne, des thèmes récurrents où s'expriment, selon les avatars du mythe, la nostalgie d'un âge d'or, une aspiration spirituelle, le rêve d'une terre lointaine et préservée, une revendication identitaire. Dans une étude exhaustive<sup>6</sup>, Monique Mund-Dopchie met en évidence l'enracinement et la pérennité de cette fascination pour les confins en soulignant la parenté de deux mythes du grand Nord, Thulé et Hyperborée, surgis l'un et l'autre du monde grec, sources inépuisables de représentations poétiques, de récits, de discours savants et d'idéologies. L'étude montre comment ces deux mythes se nourrissent de l'attrait exercé par un nom au riche potentiel onirique. Bien avant la genèse du mythe de Thulé, les anciens Grecs « inventent » les Hyperboréens : ceux-ci séjournent « au-delà de l'œkoumène » et cet espace est conçu comme idyllique : une terre de fertilité et de lumière, « jardin d'Apollon » où les « hommes d'une grande équité vivent plus longtemps et plus heureux qu'aucun mortel »<sup>7</sup> et côtoient le dieu solaire dont ils sont les prêtres.

Les poètes grecs de l'époque archaïque sont donc les premiers à rendre compte d'une croyance collective qui constituera un motif littéraire aux innombrables variantes : le mythe s'agrège au récit de la naissance d'Apollon et Artémis sur l'île de Délos, futur sanctuaire panhellénique ;

---

de préserver les manuscrits et de publier les travaux de ses membres sous forme de *Commentarii*.

<sup>4</sup> Un fragment du *Catalogue des femmes* attribué à Hésiode fait allusion à « la race des Hyperboréens aux beaux chevaux ». D'après Pausanias, *Description de la Grèce* I, 18, 5, Olen le Lycien aurait chanté les Hyperboréens dans un hymne : Bayer fait allusion à ce poème comme à un des premiers textes connus se rapportant au mythe.

<sup>5</sup> Le Gothicisme est une idéologie par laquelle les Suédois cherchèrent, au XVII<sup>e</sup> siècle, à se doter d'une histoire aussi glorieuse et ancienne que celle des civilisations de l'Europe méridionale. Les Gothistes s'appuyaient sur une assimilation faite entre le peuple goth et le peuple gète à partir de l'ouvrage de Jordanes *De origine actibusque Getarum*. Ils arguaient que les Goths, au III<sup>e</sup> siècle, avaient étendu leur empire de la Scandinavie à la Mer noire et renversé l'empire romain. Selon cette idéologie, les Suédois, descendants des Goths, étaient dotés d'une supériorité physique et morale.

<sup>6</sup> Monique MUND-DOPCHIE, *Ultima Thulé. Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Droz, Genève, 2009.

<sup>7</sup> Pomponius MELA, *Chorographie* III, 37.

l'*Hymne à Délos*, d'époque archaïque, chante cette naissance merveilleuse, entravée par Héra puis facilitée par Ilithye, divinité secondaire de la maternité. D'après Hérodote, d'autres figures féminines s'associent à cette « histoire sacrée », celles de « vierges hyperboréennes ». Ces vierges primitives, qu'on honorait dès l'époque mycénienne<sup>8</sup>, ont un statut héroïque qu'on retrouve dans diverses occurrences du mythe pour caractériser les Hyperboréens. Intermédiaires entre les hommes et les dieux, les héros sont en effet vus par les Grecs comme des « justes » qui « commercent » avec les deux « races », régaland les uns et participant aux agapes des autres : c'est le cas de Persée qui, introduit à la table des Hyperboréens, participe à l'hommage rendu à Apollon sous forme de banquet<sup>9</sup>. Les vierges hyperboréennes semblent jouer ce rôle d'intermédiaires bienfaitrices : elles viennent jusqu'à Délos accompagnées dans un premier temps par les divinités elles-mêmes<sup>10</sup> et chargées d'offrandes céréalières qui sont une contribution pour un repas commun. Pour l'anthropologue moderne, le symbole de fertilité renaissante que constituent les « prémices céréalières » et leur circulation saisonnière traduisent une croyance dans le retour cyclique des dieux à Délos, nécessitant un partage de nourriture et un apport des hommes<sup>11</sup>. Ainsi les vierges sont envisagées par les Anciens comme les fondatrices d'une tradition, celle du portage des offrandes, qui sera ensuite perpétué et systématisé pendant des siècles à Délos lors de fêtes panhelléniques<sup>12</sup>. Héroïnes, les vierges le sont aussi parce qu'elles décèdent

---

<sup>8</sup> Paul FAURE et Marie-Jeanne GAIGNEROT, *Guide grec antique*, Hachette, 1980, p. 79. D'après cet ouvrage, les « vierges » correspondraient à des divinités archaïques de l'agriculture qui auraient été vénérées dans l'île dès la période mycénienne. Nous pensons qu'objets de croyances primitives, elles ont pu se « greffer » au grand mythe de la naissance d'Apollon et Artémis, puisant là une nouvelle signification. Ainsi s'expliqueraient leurs noms : Argé évoque la blancheur luisante de l'astre lunaire, Opis la colère divine, Hecaergé signifie « qui repousse au loin » (avec ses flèches), Loxo « oblique » fait allusion à la course des astres dans le ciel.

<sup>9</sup> PINDARE, *Dixième Pythique*, vers 31 à 43.

<sup>10</sup> HERODOTE, *Histoires* IV, 35. Deux interprétations sont données à ce jour de l'expression ἅμα αὐτοῖσι θεοῖσι : soit « en compagnie des dieux eux-mêmes » (Apollon, Artémis), soit « en compagnie des déesses elles-mêmes » (Léto, Ilithye) ; c'est la leçon retenue par Ph.-E. Legrand.

<sup>11</sup> Cf. le chapitre 2 « Frairies antiques » du livre de Louis GERNET *Anthropologie de la Grèce antique*, p. 71-82.

<sup>12</sup> Il s'agit des panégories ioniennes puis, à partir de 426 av. J.-C., des Délia, administrées par des amphictions jusqu'en 314 av. J.-C. Délos, port franc par la volonté de Rome, redevient une colonie athénienne en 167 av. J.-C. Entre ces deux périodes, l'île « indépendante » est le lieu de grands rassemblements avec jeux, danses et hymnes.